

LES INTELLECTUELS ET L'UTOPIE

Toute société gravite autour d'un certain type d'homme qui s'incarne en ses membres avec plus ou moins de chances de réussite et que ceux-ci considèrent, consciemment ou inconsciemment comme leur modèle.

La nature réelle de l'homme et la nature même de la réalité avec laquelle l'homme est en relation.

Même durant la période sophistique aucun membre de l'élite de la civilisation traditionnelle n'a eu l'audace de proclamer que l'homme est la mesure de toutes choses, soit par sa raison personnelle, soit par une raison impersonnelle et commune à tous les hommes.

La conception chrétienne du péché comme rupture de la loi imposée par Dieu à chacune de ses créatures rencontre ici la conception grecque de l'hybris, de la démesure, selon laquelle tout homme qui excède ses limites est châtié sur-le-champ de sa témérité par l'éclatement même de son être incontinent.

En obéissant à la réalité en toutes ses opérations, l'intelligence enseigne ainsi à l'homme à devenir ce qu'il est, à « faire bien l'homme » selon l'admirable formule de Montaigne reprise d'Aristote, et à s'accomplir.

Si nombreux que furent les succès, les faillites, les chutes, les pastiches, les parodies et les falsifications de cette élite imitatrice et seconde, si décrépie qu'en soit la façade sociale, il reste qu'elle ne dénonça jamais le pacte qui l'unit à ses prototypes, à tous ceux qui, avec un réalisme intégral, loin de tourner l'intelligence vers elle-même pour qu'elle s'émerveille d'elle-même et de ses promesses, l'ont dirigée humblement vers le cœur même des êtres et des choses, usant d'elle avec modestie comme d'un réceptacle où elle accueille les influx de l'univers et de son Principe, et réglant ses activités, dans tous les champs où elles s'engagent, sur les injonctions qui émanent des réalités ainsi contemplées.

Il n'est pas d'époque de l'histoire où l'humanité ait délibérément reconnu aux « lettrés » ce redoutable et exorbitant privilège de la conduire vers un nouveau paradis terrestre, des lendemains qui chantent, un point Oméga, une fraternité planétaire, un communisme universel, une démocratie mondiale, une fusion oecuménique de tous les théismes, athéismes, monothéismes et polythéismes, bref vers l'utopie.

L'époque contemporaine n'a fait que confirmer cette analyse de l'asservissement de l'intelligence à toutes les forces anonymes qui règnent sur la planète: l'Etat sans tête, ou pourvu d'une tête séparée de son corps, la Finance pareillement écervelée, l'Eglise en proie au mythe du Royaume de Dieu sur la terre, forces derrière lesquelles se dissimulent les volontés de puissance des Césars visibles et invisibles, médiocres ou boursoufflés, tous enivrés de pouvoir, tyrans camouflés en libérateurs qui se soumettent l'humanité en l'étourdissant de la promesse de son apothéose.

L'extraordinaire asservissement des clercs, laïcs et ecclésiastiques, aux propagandes idéologiques, aux publicités commerciales, aux réclames tapageuses, à ce que les Anciens appelaient avec dérision « le théâtre du monde », la chasse aux savants à laquelle se livrent les Etats modernes exploités de ce qu'ils nomment avec mépris « la substance grise », la clientèle d'experts, de diplômés, de compétences dont les volontés de puissance se hardent aujourd'hui pour se renforcer et qu'elles s'asservissent, le monopole qu'elles s'arrogent plus que jamais en matière intellectuelle et spirituelle, sont des témoignages assez sinistres de la chute d'Icare.

L'ambiguïté fondamentale de l'intelligence est due à sa structure même.

Les concepts que l'intelligence élabore ne valent que ce que vaut la conception originelle, acte essentiel où l'intelligence et le réel s'étreignent, et dont ils sont l'expression ou le fruit.

Les structures mentales qu'elle invente à cette fin se superposent les unes aux autres et deviennent de plus en plus nombreuses, de plus en plus complexes.

Notre monde du XX^{ème} siècle est si peu matérialiste qu'il est, d'un bout à l'autre, jusqu'en ses turpitudes et son érotisme, une construction de l'esprit.

Le marxisme lui-même, en dépit de ses prétentions et de ses fanfaronnades, n'a rien de matérialiste. Il est mensonge jusque dans les noms dont il s'affuble: « matérialisme dialectique » ou « matérialisme scientifique ».

La matière n'y apparaît plus jamais en sa réalité propre.

L'intelligence n'a pas licence de s'abriter derrière le mythe de la Raison universelle que suggère, provoque et intronise la facilité avec laquelle les idées se déversent d'une raison dans une autre, et que l'idéalisme a introduit dans toutes les sphères de l'enseignement.

La fonction capitale de l'intelligence est de le dévoiler, de s'y conformer, de le connaître et, par là-même, de situer adéquatement l'homme dans l'univers.

La conséquence suit, inéluctable l'homme moderne est tout ce qu'on veut, sauf intelligent.

Nous avons dit que la rupture de la relation de l'intelligence au réel et de l'homme à l'univers s'est consommée au XVIII^{ème} siècle.

Pourquoi la conception traditionnelle et réaliste du monde qui, d'Athènes à Rome et de Jérusalem à Rome encore, avait été celle de l'Europe pensante et agissante, s'effondre-t-elle au XVIII^{ème} siècle ?

De fait, il s'agit d'une inversion, sinon même d'une subversion complète de l'acte de connaître. L'intelligence n'est plus faite pour contempler l'ordre de l'univers et pour le comprendre, mais pour le constituer à partir des règles qu'elle a découvertes en se connaissant d'abord elle-même et qu'elle impose ensuite à la réalité.

Alors, et alors seulement, la connaissance est sans mystère: une réalité qui ne peut être recréée entièrement par l'esprit reste obscure à l'esprit, tandis qu'un être construit par l'esprit lui est entièrement transparent, lumineux de part en part.

Toute activité de connaissance est une activité constructive.

Le kantisme a systématisé cette nouvelle attitude de la pensée humaine.

On peut le ramener à trois positions: l'intelligence est incapable de saisir l'intelligible, présent dans le sensible, et l'ordre « nouménal » lui échappe entièrement ; la fonction de l'intelligence est d'organiser en un tout cohérent la multiplicité des sensations et des images qui lui apparaissent et, au lieu d'être fécondée par le monde réel, c'est elle qui féconde le monde des phénomènes et lui confère un sens ; l'homme n'est plus un être en relation fondamentale avec la plénitude de l'être, il est une Raison, identiquement présente dans tous les êtres humains, qui fabrique d'elle-même un système de relations dont elle projette la trame dans la diversité du monde sensible lié par elle.

Adriano Tilgher, historien du travail dans la civilisation occidentale, a remarquablement formulé cette inversion de l'activité intellectuelle chez l'homme moderne « Kant est le premier à concevoir la connaissance... comme une force synthétique et unificatrice qui, du chaos des données sensibles, extrait, en procédant selon les lois immuables de l'esprit, le cosmos, le monde ordonné de la nature.

Il refuse désormais de s'aliéner en l'illusion d'un monde indépendant de lui et suspendu à un Principe transcendant.

L'être absolu, le Dieu de l'homme, continue Feuerbach, est l'être propre de l'homme.

Cette immense aspiration à l'aséité et à la déité, cette prodigieuse autosuffisance et idolâtrie de soi-même, inaugurée par le Cogito cartésien, intronisée par la Raison kantienne, portée au pinacle par l'Esprit hégélien, magnifiée en l'homme par Feuerbach et incarnée par Marx dans le communisme où l'homme fait complètement retour à lui-même et se reconnaît « pour la plus haute divinité», celle qui « ne souffre point de rivale », n'est pas seulement l'apanage des philosophes.

Elle s' est répandue dans l'humanité tout entière, avec une rapidité foudroyante, par la diffusion des « Lumières », autrement dit par l'expansion universelle de l'enseignement et par la prolifération de la classe des intellectuels.

L'intellectuel règne en dominateur sur son monde intérieur.

Tout est déterminé en fonction de décisions inspirées par « les spécialistes».

Il importe de le dire et de le redire, tant le fait, d'une évidence solaire, est méconnu: des trois genres d'activité de l'intelligence humaine, à savoir contempler agir et faire, seul subsiste le troisième.

La vie contemplative a cédé la place à la vie active.

L'oeuvre existe tout d'abord d'une façon imaginaire dans l'esprit avant de passer à l'existence que la technique lui confèrera dans la réalité.

L'intelligence devient la servante de l'imagination.

Elle se soumet à son joug à l'instant où elle se dit maîtresse de l'univers: la réalité démantelée par l'analyse intellectuelle est recomposée et réarticulée selon d'autres configurations dans une représentation imaginaire dont la volonté de puissance s'empare pour construire un monde qu'elle dominera.

La grande convenance et amitié de l'homme avec la nature, dont parle Montaigne, est en train de disparaître.

Mais ces créations sont les images de notre subjectivité.

Il n'y a pas de nature pour le physicien, mais une image de la nature.

Toute connaissance physique est métaphorique.

On l'a remarqué maintes fois: la conception moderne de la nature dont les origines remontent à Galilée récuse le témoignage de nos sens et leur aptitude à percevoir la réalité.

C'est ce que Max Planck formule en ces termes: Une expérience n'est rien d'autre qu'une question adressée à la nature, la mensuration et le relevé de la réponse.

Pour les sciences et pour les techniques contemporaines dépourvues de toute métaphysique, déracinées de la conception spéculative de l'univers qui les soumettait à la réalité, la vérité devient changement innovation, réforme, revirement même et, de toute façon, histoire et Révolution permanente.

Qu'il s'agisse là d'un monde imaginaire, personne de sensé n'en doute.

Elle est la servante du monde qu'elle prétend dominer et transformer.

Elle est offerte en sacrifice au mythe de la matière, car l'homme ne peut rien créer qu'à partir de la matière.

Comment ne pas s'apercevoir que ces philosophies du devenir sont en même temps des philosophies du rond-carré et comme dirait Maurras, de la chimère cornue et biscornue ?

Ces philosophies sont donc ultra-rationalistes.

Un comportement vis-à-vis des êtres et des choses qui ne serait pas conforme à leur nature y entraîne rapidement des conséquences désastreuses.

Le milieu familial est celui où se forme l'intelligence comme faculté du réel.

A cet égard, le prêtre que sa vocation supérieure déracine et qui ne se réenracine pas en toute humilité dans le surnaturel, devient l'agent de dissolution et de destruction par excellence du monde et de l'homme, l'utopiste, le Révolutionnaire consommé, le meneur de foules fieffé.

Dans une société telle que la nôtre qui n'en porte que le nom et dont l'appellation véritable serait dissociété, la Révolution française n'a pas seulement ravagé les communautés naturelles, elle a construit à leur place des collectivités rigoureusement et strictement imaginaires et dont l'existence fictive accorde toute licence de se déchaîner aux volontés de domination.

La démocratie est un régime qui convient à la commune, voire à la région.
Ils se donnent et ils donnent l'illusion de gouverner.

Selon toute vraisemblance, il sera impossible à l'historien de l'avenir de connaître la vérité historique sur les événements qui se déroulent sous nos yeux depuis un demi-siècle.

Les techniciens de l'opinion se saisissent de cette entité amorphe et y impriment du dehors, par toutes les techniques de la persuasion ouverte ou clandestine, l'image de l'homme et du monde futurs la plus fascinante qu'ils puissent élaborer et qui se couronne de la promesse.

Derrière cette prétendue pensée collective, derrière ce soi-disant labeur collectif, il y a tout uniment encore une fois, la volonté de puissance de quelques-uns qui s'assemblent dans ce qu'on appelle « une direction collégiale » dont la remise entre les mains d'un tyran unique.

Il y a des meneurs qui pensent et agissent, il y a, selon la formule implacable de Goethe, « le cerveau qui suffit pour mille bras ».

Il y a, d'autre part, les menés, le troupeau bêlant en route vers la terre promise.

Quand Mgr de Metz affirme impavide que « la socialisation est une grâce » et que Mgr de Bruges le suit dans cette voie, déclenchant une réaction en chaîne que la lenteur et la prudence épiscopales d'aujourd'hui nous dissimuleront longtemps encore, soyons assurés qu'ils posent leur candidature au titre de « princes de ce monde », de coryphées d'une humanité écervelée, et qu'ils tendent la main aux technocrates de tout acabit pour leur proposer l'aide inappréciable d'un cléricalisme new look qui pénètre jusqu'au fond des âmes au nom même du Christ travesti en instrument de domination pour en manoeuvrer les plus intimes ressorts.

Une société à deux compartiments imperméables est en train de naître sous nos yeux de la décomposition de la société d'Ancien régime abattue par la Révolution française et dont les ultimes réserves vitales, naguère encore éparées, sont aujourd'hui quasiment épuisées.

L'intellectuel moderne passe la majeure partie de son temps loin des réalités, dans la lecture des journaux, des revues, des livres, dans des réunions, des conversations, des colloques, des « dialogues », etc.

La présence du monde réel et de l'homme réel n'a plus pour lui le moindre sens.

On peut dire à cet égard que l'intelligence est la faculté dont l'intellectuel use le moins.

L'intelligence humaine se greffe sur les impulsions désordonnées à la vie sociale dont l'animal raisonnable, pourvu seulement d'instincts aveugles en la matière, ne peut se contenter: la société est une donnée de la nature, à l'origine imparfaite, mais nécessaire, que l'intelligence perfectionne et dont elle canalise la sève.

Elle n'a pas sa place dans le monde artificiel de la technique.

La première est, sans aucun doute possible, l'orientation imprimée par le récent Concile à l'Eglise universelle où les valeurs de la contemplation ont été reléguées à l'arrière-plan au bénéfice des valeurs de l'action, et celles-ci, dans la mentalité dite post-conciliaire, ont reculé à leur tour devant les valeurs de la fiction et la volonté de puissance.

Cette chute et cette rechute étaient fatales.

Le propre de la philosophie et de la théologie scolastiques est en effet d'exalter la différence spécifique de l'homme et de faire de l'intelligence - éclairée par la grâce - l'instrument le plus parfait dont nous disposons pour comprendre la nature de Dieu et de tout ce qui est.

Tous les autres instruments lui sont subordonnés.

Mais comme une religion de l'homme est inévitablement une religion qui érige l'homme en seigneur de l'univers, et comme l'action la plus efficace est celle qui soustrait l'homme à sa nature et en opère la refonte radicale, les valeurs de l'action font place aux valeurs de transformation démiurgique de

l'homme et du monde, aux valeurs de création d'un monde nouveau et d'auto-crédation de l'homme par l'homme.

La civilisation gréco-latine est la civilisation par excellence, celle où tous les hommes peuvent communier en vertu de leur nature, et la civilisation chrétienne qui l'a en quelque sorte sublimée en est l'expression la plus parfaite.

La raison de ce processus d'affaiblissement et de dégradation subi par les idées chrétiennes au cours des temps modernes... est fort claire.

Continuons la citation, car elle confirme notre diagnostic de la maladie mortelle dont l'intelligence est atteinte et qui la transforme en faculté démiurgique de la nature: L'ordre de la grâce est autre que celui de la nature mais étant surnaturel, il s'y ajoute, il le parfait sans le détruire.

La pastorale et la liturgie abandonnées au zèle bilieux des novateurs, aux ténèbres d'une intelligence gorgée d'illusions et à la volonté de puissance cléricale, incitent en bien des cas - les exemples sont innombrables ! -

A quels lavages de cerveaux, à quels déluges de démagogie cette « religion de Saint-Avoid » nous fait-elle assister !

La volonté générale dont cet appareil est prétendument pourvu n'est autre que la volonté de puissance des ingénieurs de la nouvelle intelligence humaine: celle qui n' en a plus que le nom au moment même où on l'exalte !

Il suffit d'assister à telle messe dite « communautaire », d'entendre telle homélie, de lire tel bulletin épiscopal ou paroissial pour s'apercevoir que la hiérarchie parallèle qui s'est introduite dans l'Église mène la guerre à l'intelligence en « démythologisant » et en humanisant l'Évangile d'une part et, de l'autre, en « mythologisant » l'humanité et en la divinisant.

Le mythe communautaire prêché à tort et à travers est le plus sûr moyen de supprimer en l'homme sa différence spécifique, radicalement individualisée, et de transformer l'humanité en troupeau.

Comme le prévoyait Maurras, l'intelligence est entrée dans « son âge de fer ».

LE ROMANTISME DE LA SCIENCE

Est-il sûr toutefois que l'antique conception du monde que nous méprisons au nom de la science ne s'accorde en rien à la réalité?

S'il est vrai que la langue est un système de signes articulés par lesquels l'homme communique à l'homme ses pensées, les éléments ont dû provoquer l'apparition des premiers signes que l'homme ait utilisés pour se faire connaître à lui-même et faire connaître à autrui l'être de la nature: le monde des éléments fut, selon toute vraisemblance, la toute première réalité, l'être originel que l'être humain a pu saisir, dans une expérience vécue et raisonnée primordiale, et qu'il s'est exprimé à lui-même et aux autres hommes.

Leur nature de constituants sensibles, et donc matériels, de l'univers s'est d'autant plus imposée à la réflexion que l'absence ou la prédominance exclusive de l'un d'eux au détriment des autres rend toute vie humaine impossible.

La toute première intuition de l'être des choses du monde sensible a été celle des éléments.

C'est sur cet être-là que la certitude initiale de l'être et l'irrécusable expérience du principe d'identité, loi du réel et de l'esprit, se sont fondées: il y a de l'être et l'être ne peut pas ne pas être.

L'homme de la civilisation traditionnelle se contentait sans doute de peu en se limitant à cette connaissance globale de la nature qu'il tirait de son commerce familier avec les éléments.

Au sein de la nature irriguée par les énergies élémentaires qui y dessinent un arrangement, des suites, des liaisons, des récurrences, des rythmes, l'intelligence de l'homme perçoit la présence d'un ordre qui ne dépend pas d'elle-même et dont elle se demande alors s'il ne dépend pas de quelque cause qui le dépasse.

Aussi, l'essor de cette première philosophie, qui préfigure tous ceux qui le perfectionneront, culmine-t-il dans l'affirmation de l'existence d'une intelligence suprême ordonnatrice, proférée par Anaxagore, dont le Stagirite nous dit qu'il apparut de la sorte comme un homme resté sobre dans un banquet où tous les autres convives étaient ivres.

L'obéissance au destin ou à la volonté de Dieu, autrement dit en langage philosophique: le respect de la nature des choses et le rattachement de leur être à des causes transcendantes détournent ce type de mentalité de l'analyse horizontale et détaillée des phénomènes naturels.

Contrairement à l'opinion aujourd'hui répandue, ce type d'expérience qui se fonde sur des faits absolument généraux et radicalement premiers, accessibles à l'observation immédiate, dont la simple et universelle présence s'impose sans contestation possible au regard le moins averti, et ce type d'argumentation qui remonte, en s'appuyant sur le principe de causalité, jusqu'aux raisons d'être des choses, engendrent des certitudes plus consistantes et plus irréfragables que les sciences expérimentales toujours astreintes à recourir à des théories changeantes afin de coordonner et de systématiser leurs données.

Le plus souvent, il s'agit d'une combinaison des deux et d'un savant dosage de violence et de paroles de violence.

C'est pourquoi Gorgias proclame le logos qui est discours « le grand Prince » (mégas dynastes) qui plie la vie des hommes aux injonctions de sa force persuasive et en fait ce qu'il veut.

Le miracle grec ne consiste pas seulement dans la découverte que l'univers est régi par des lois intelligibles sur lesquelles veille l'Esprit ordonnateur, il est aussi dans la révélation naturelle que l'homme est à son tour régi par la loi de son intelligence, reflet en lui de la raison divine.

Dans une civilisation gouvernée par le principe de réalité, l'acte humain par excellence est l'harmonisation de l'homme, de manière que l'homme puisse concourir à l'harmonie universelle.

Toute la civilisation occidentale s'est ainsi orientée à la fois, en fonction de ses sources, vers l'explication de la réalité par le savoir métaphysique et vers l'accomplissement de la réalité humaine par la science pratique de la mesure.

Un nouveau type de savoir apparaît: la science moderne, que nous nous obstinons à diviser, selon des normes qu'elle récuse et qui ne peuvent plus être en aucune manière les siennes, en sciences « théoriques » et en sciences « appliquées », alors qu'elle est connaissance poétique de la nature, c'est-à-dire connaissance qui rend l'homme maître des formes qu'il imprime au monde, exactement comme l'artiste est maître des figures et des images dans lesquelles il encadre la matière de son oeuvre.

Toute l'erreur - à notre sens énorme, et qui vicie complètement l'interprétation des avatars de l'esprit humain depuis la Renaissance et sous le choc du cartésianisme - est de croire que la nouvelle science de la nature s'est définie en divorçant de la métaphysique (et de la morale) et en contractant mariage avec les mathématiques.

Sans doute, les mathématiques étaient la seule science qui subsistait, intacte, du naufrage de l'ancienne conception de l'univers, et pouvait, à ce titre, s'ériger en pôle d'attraction pour toutes les connaissances empiriques de la nature abandonnées à l'incertitude et à la précarité qui résultaient de leur découronnement.

Mais la victoire des mathématiques sur l'explication métaphysique et théologique de la nature est due à un autre facteur.

Or, dans tout phénomène sensible, il existe un aspect qui s'offre pour ainsi dire aux prises de la raison architectonique et conquérante: la quantité, dont la scolastique aristotélicienne souligne avec force qu'elle est le premier accident de tous les corps matériels.

Cet aspect quantitatif de la réalité sensible est de toute évidence réel, mais sa réalité ne peut être saisie que par les artifices de la raison.

Elle est l'oeuvre de l'esprit, le résultat d'une convention arbitrairement établie par lui.

Et cet instrument - qui peut être aussi appareil ou machine - que l'esprit a inventé lui permet de dominer non seulement les aspects quantitatifs du réel, mais les qualités de celui-ci, lorsqu'il les compare entre elles au point de vue du plus ou du moins ou selon leur degré d'intensité.

C'est le cas de la chaleur par exemple.

Mais envoyer sur un corpuscule un photon de haute fréquence, c'est lui faire subir le choc d'un photon de grande énergie, c'est par conséquent modifier sa vitesse.

Cette relation du physicien avec la réalité ressemble fortement à la relation de l'artiste à son oeuvre, à cette réserve près que l'oeuvre physique n'est pas quelconque, qu'elle n'est pas le produit de l'imagination déréistrique, qu'elle est prégnante d'une certaine entité mesurable, indépendante, quant à son existence, de l'esprit qui la mesure, et dépendante par contre des constructions de ce même esprit, quant à la connaissance qu'il en a. Il est évident que la chaleur ou la pesanteur existent dans l'univers en dehors de tout appareil de mensuration ou de toute équation mathématique, c'est-à-dire en dehors de la pensée qui les mesure, mais la connaissance que le savant peut en avoir relève d'une série d'opérations qu'il exécute, exactement comme la connaissance qu'a l'artiste de la réalité appréhendée dans son oeuvre est corrélative à son travail d'une certaine matière, à ce qu'il a fait, à ce qu'il a produit.

C'est une connaissance poétique ou, si l'on veut un terme plus pédant, une connaissance poématique, qui fait l'objet, non sous le rapport de l'être, mais sous le rapport du savoir.

Eddington nous confirme cette interprétation: « La grandeur physique ainsi découverte est tout d'abord le résultat de nos opérations et de nos calculs ; elle est, pour ainsi dire, un article manufacturé par nos opérations. »

Il est donc impossible de dissocier, dans la connaissance physique que le savant moderne a de la réalité et qui sert de maquette à quelque degré à toutes les autres sciences positives, la part de la nature et celle de l'artifice; tout comme nous ne pouvons dissocier dans la connaissance que l'artiste a de l'objet qu'il représente - figurativement ou non - la part de cet objet et celle de l'intention de l'auteur.

La théorie et la pratique - dans la signification ordinaire du terme - sont indivisibles.

La physique mathématique est un langage créé par l'homme qui nous révèle l'existence d'un monde scientifique dont les relations avec notre monde familier sont aussi distendues que possible.

Or ces symboles sont de toute évidence des signes artificiels, inventés pour désigner un ensemble de facteurs dont l'unité dépend de la seule raison qui la fait et l'instaure.

Ainsi le symbole T tient-il lieu tout ensemble de la chaleur existentiellement saisie dans tel objet déterminé, des appareils de mesure qui l'appréhendent, des « théories » concrétisées dans ces instruments et de tous les éléments adventices qui interviennent dans le processus de mensuration.

On pourrait même dire que la passion de la vérité qui anime le savant est précisément ce qui incline la science qu'il édifie à la transformation du monde.

Il faut tenir fermement à cette évidence - méconnue à un point inimaginable - que la science physique ne nous dit jamais de la réalité ce qu'elle est, mais ce qu'elle devient lorsque le savant la manipule.

La vérité physique n'est donc jamais vérité spéculative.

Si l'on définit l'art comme l'exacte détermination rationnelle des choses à faire, la science moderne en son archétype physico-mathématique est un art au sens le plus strict du terme.

Si l'on définit l'idéalisme comme la doctrine qui ramène toute existence à la pensée et pose l'être non pas comme une réalité indépendante pourvue d'une existence et d'une essence propres, mais comme exclusivement relatif à l'esprit et si l'on prétend que la physique parvient à saisir la nature intime des choses, on est immédiatement acculé à cette conclusion énorme, bouleversante, que l'être

physique est l'être même de la pensée et que celle-ci engendre le monde scientifique - « le vrai monde » qui supplantera bientôt le monde familier et quotidien - à la façon d'un démiurge ou d'un dieu.

Selon la formule de Kant, « la raison ne voit que ce qu'elle produit elle-même d'après ses propres plans ».

L'univers de la science, qui se proclame univers réel, est donc celui que l'homme construit par un labeur incessant dont les résultats s'ajoutent les uns aux autres dans la ligne d'un progrès sans fin de son intelligence créatrice.

A l'univers « naturel » de l'animalité succède l'univers « réel » de la rationalité.

Il n'est pas exagéré de prétendre qu'entre l'homme et la nature tend aujourd'hui à s'instaurer une absence de relations aussi radicale que possible.

Le rapport familier, intime, charnel de l'homme avec la nature que la civilisation paysanne de l'Europe a connue pendant des millénaires, régresse constamment.

Déjà au début de ce siècle, Ramuz constatait que le paysan est en train de mourir.

Car la physique et ses satellites ne consistent pas seulement à construire une architecture d'êtres de raison en lieu et place de la réalité sensible, mais à bâtir un monde qui est uniquement la création de l'homme et qui se substitue à la nature exilée ou réduite à l'état d'esclave par le technocrate.

Son milieu de vie garde ainsi les caractéristiques de la nature la stabilité, le rythme, l'harmonie qui dominant tout de même ses violences et ses colères, sinon elle serait invivable et reçoit en même temps un visage humain.

Le comportement mental de «l'homme du passé» était secrètement ou consciemment régi par l'évidence métaphysique du principe d'identité, loi suprême du réel, du sens commun comme de la pensée pure.

Toutes les conduites de «l'homme moderne» sont gouvernées par le primat inconditionnel de la Science, dont la physique mathématique est le modèle tant par sa méthode que par ses triomphes, et justifiables de la décision du savant qui les concerne.

Elles sont suspendues à l'évidence première du succès remporté par les concepts opérationnels mis en oeuvre et par les constructions que la pensée scientifique a élaborées.

De même qu'une oeuvre d'art est dite réussie lorsqu'elle est conforme aux règles qui la font bonne en son ordre, une conduite sera réussie et déclarée parfaite lorsqu'elle correspondra aux méthodes scientifiques qui lui impriment son élan et la font bonne dans son espèce.

La science est reine et nous sommes entrés dans une ère de scientisme.

La grande crise du christianisme qui commence à la Renaissance et qui n'est pas encore terminée, le discrédit des théologies scolastiques, le déclin de la métaphysique et la disparition du sens de la mesure ont tari en l'homme l'acte spécifique de son intelligence: l'abstraction des essences intelligibles immanentes aux réalités de l'univers sensible où il est, de naissance et par nature, corporellement et intellectuellement plongé.

On en revient toujours là, à cette explication simple, aussi simple qu'une loi physique: si l'intelligence humaine est incapable de saisir ce qui est, c'est-à-dire les déterminations profondes qui persistent en deçà de toute modification superficielle et qui font que la chose ne peut être autre que ce qu'elle est, il ne reste plus alors devant elle, en dehors d'elle, et foncièrement inabordable, impénétrable par elle, que le phénomène sensible dont elle se construira une représentation qui tentera de le capter et de s'y ajuster aussi adéquatement que possible, sinon de se substituer à sa réalité fluente.

La raison pourra se figurer que la science n'est que le déploiement de son énergie créatrice et qu'elle atteint le réel en atteignant le rationnel dont elle est la mère, il reste que ce rationalisme ne peut s'accomplir pleinement qu'en recourant en secret aux puissances de l'imagination.

La raison, dans son acte d'insubordination à l'égard de l'être est acculée à tirer tout d'elle-même.

Pour jeter un pont entre la raison et la sensation, il faut une activité intermédiaire qu'il appelle « schématisation transcendantale »: l'imagination produit des « schèmes », des représentations mentales intermédiaires entre l'esprit et l'intuition sensible, dans le cadre desquelles viennent se ranger nos perceptions.

Il n'y a pas d'autre moyen de saisir les phénomènes sensibles toujours changeants et, comme tels, insaisissables que de les soumettre à la mesure, La chaleur des corps varie sans cesse et son appréciation par les sens davantage encore.

Pour en comprendre ce que le physicien appelle « la nature » et qui n'est en aucune façon son essence, son « être en soi », mais sa représentation mentale, il faut imaginer un modèle dit « réel », où les atomes s'entrechoquent et où la chaleur se définit par le nombre que détermine cette agitation ou bien encore imaginer un modèle dit « nominal » de Fourier où la chaleur se définit plus géométriquement par les surfaces du corps et par des coefficients mathématiques, mais qui reste tributaire de la représentation mentale concrète en dépit de son caractère plus abstrait puisqu'il doit faire intervenir un aspect concret du corps: la finesse de son poli.

De toute façon, l'imagination scientifique se trouve en dernière analyse soumise à l'aspect mesurable de la réalité pris en tant que mesurable.

Dès que la science se libère de son objet propre - nous disons bien de son objet propre: le mesurable en tant que mesurable - les constructions de l'imagination qui font partie intégrante de sa structure épistémologique et du type de connaissance poétique qu'elle incarne se détachent de la réalité dont elles sont la représentation, ne sont plus réglées par des déterminations indépendantes de leur architecture mentale, envahissent l'esprit tout entier et l'univers.

Une nouvelle métaphysique, qui n'ose pas dire son nom - et dont le scientisme du siècle est l'esquisse - une nouvelle morale - à l'usage de ceux qui n'en ont plus ou qui n'en ont pas mais qui doivent feindre d'en avoir une - remplacent alors la métaphysique issue du sens commun et la morale greffée sur la mesure propre à la condition de l'homme que la tradition de l'humanité a élaborées et que l'Occident a portées à son point de perfection.

Tel est le nouveau scientisme qui s'est fait jour à travers l'élaboration, depuis la Renaissance jusqu'au XXème siècle, de son prototype: la science donne à l'homme le moyen de dépasser l'homme et d'accéder au surhumain en réalisant dans le devenir l'image qu'il se fait du monde et de lui-même et en la perfectionnant toujours.

Le savant est nanti d'un pouvoir occulte.

Il a le pouvoir de saisir ce qui est caché aux autres hommes.

Une mutation inouïe est en train de s'opérer dans les cerveaux scientifiques, qui, de proche en proche, va gagner l'espèce humaine tout entière.

Le phénomène est si net que le docteur Sydney Pressey, de l'Université d'Ohio, vient d'établir un plan pour l'instruction des enfants précoces, susceptibles, selon lui, de fournir trois cent mille hautes intelligences par an... D'autre part, quand les principes de la science seront propagés de façon massive dans tous les pays, quand il y aura cinquante ou cent fois plus de chercheurs, la multiplication des idées nouvelles, leur fécondation mutuelle, leurs rapprochements multipliés, produiront le même effet qu'une augmentation du nombre des génies... Au sein d'un catholicisme ouvert à la réflexion scientifique, Teilhard de Chardin a lui aussi affirmé qu'il croyait « en une dérive capable de nous entraîner vers quelque forme d'Ultra-Humain ».

Le nom de Teilhard revient sans cesse sous la plume des savants et des écrivains qui influencent l'opinion publique par les moyens publicitaires dont ils disposent et qui visent délibérément à transformer la science en anthroposophie et en théosophie, souvent assaisonnées de sexologie et de collectivisme.

Comme une telle Divinité ne peut avoir pour siège qu'un cerveau de savant en route vers l'hyperhominisation chère à Teilhard, nous voyons nos Tertulliens du XXème siècle se précipiter à la recherche d'un catholique de renom qui daignerait autoriser la religion chrétienne à occuper une petite place dans un coin de son esprit encombré de connaissances géniales.

A partir du XVIIIème siècle, les groupements d'intellectuels ont prétendu régenter le monde et l'arrivisme s'est déchaîné au détriment de l'intelligence.

Bien qu'en effet ces disciplines se fondent sur leurs principes propres tels que la raison les connaît, il faut pourtant que les catholiques qui les cultivent aient devant les yeux la révélation divine comme une étoile conductrice.

Mais grâce à une science flambant neuf, aussi resplendissante que les étoiles Super-novae qui jaillissent dans le ciel des astronomes, la « sémiotique » généralisée, un nouveau seuil est franchi: celui de la Super-hominisation de la conscience individuelle coextensive de la conscience universelle, du moins chez les grands savants et penseurs contemporains.

Nous voyons se profiler derrière leurs tentatives la réalité la plus fantastique qui soit: la Science-en laquelle toutes les connaissances scientifiques se dépassent par une sorte de poussée interne, la Science qui totalise toutes les sciences et les englobe en un seul et même langage, celui des machines à cartes perforées capables non seulement d'inventorier, de classer et de conserver le savoir humain dans des « armoires magiques », mais aussi de le faire progresser en travaillant sur des masses nombreuses et complexes de documents et en y découvrant les rapports simples qui unissent les éléments les plus éloignés, c'est-à-dire de nouvelles lois scientifiques.

Puisque la science pourra bientôt « produire en abondance, avec de l'eau et de la craie, des aliments pour les animaux et les hommes, des carburants, des matières plastiques », il est clair que la distribution la plus équitable pourra s'en faire par le calcul automatique des machines.

La « machine économique à planifier le développement des ressources alimentaires du globe » sera la rallonge de notre conscience devenue ainsi totale elle en recevra et traduira, dans toutes les langues vernaculaires, les évaluations que l'homme a de ses créations. «

Un nouveau romantisme un romantisme cosmique », tissé par la Science d'un bout à l'autre de l'univers et au-delà de toutes les galaxies, « touche aujourd'hui les consciences ».

Il élabore « une théodicée de l'histoire, c'est-à-dire un système de justifications qui apprécie la religion non en fonction d'un être stable donné au commencement des temps, mais en fonction de son devenir et de la finalité de ce devenir. »

Toute la carrière de Lamarck, le créateur du transformisme appliqué tant aux phénomènes géologiques qu'aux phénomènes biologiques, et, à ce double titre, le premier qui ait eu l'idée de l'évolution universelle, se déploie dans cette atmosphère surchauffée, attisée par la hantise du changement radical à opérer dans les mentalités et dans les mœurs, survoltée par la Révolution.

Il importe de souligner fortement, avec Maurice Caullery, que, si la théorie de Lamarck est très cohérente, elle ne repose aucunement ni sur des faits ni sur des expériences.

Le point de départ de Lamarck est le refus de la notion linnéenne de la réalité absolue de l'espèce.

Le dogme de l'évolution universelle possède donc une incontestable priorité vis-à-vis de ce qu'on a coutume d'appeler les théories transformistes.

Le cas de l'évolutionnisme de Teilhard, le plus total et le plus totalitaire qui soit apparu dans l'histoire, s'éclaire alors dans tous ses coins et recoins.

Teilhard n'est qu'imagination.

Henri Rimbaud a raison en dépit des efforts désespérés de certains Pères de la Compagnie, Teilhard n'est pas chrétien.

Teilhard ne croit qu'en une représentation: la divine Évolution, qui n'a d'autre existence qu'imaginaire.

Sir Julian Huxley ne le cèle pas davantage.

Or, la seule idole que l'homme puisse substituer à Dieu est le Moi.

L'évolutionnisme est ainsi une religion sans Dieu, une religion athée.

Il va jusqu'à proclamer haut et clair que, s'il venait à perdre la foi chrétienne, il garderait sa foi en l'évolution du monde.

Contentons-nous d'en souligner ici, d'un trait rapide, l'élément essentiel.

L'homme moderne se nourrit de mots dont il est incapable de vérifier la correspondance aux réalités qu'ils signifient.

Il correspond aux besoins de changement, à l'état d'insatisfaction continue du Moi à l'endroit de lui-même.

On voit de quelle force prodigieuse de mystification est douée l'évolution.

Lorsqu'un homme s'abuse sur ses dispositions et en vient à occuper dans la hiérarchie de l'être la place que ses aptitudes, ses dons, son être même ne lui destinent pas, on peut être sûr qu'il deviendra tôt ou tard un adepte de l'évolution généralisée.

L'évolutionnisme est la religion de Narcisse en extase devant son image reflétée dans le devenir universel.

L'INFORMATION DÉFORMANTE

L'Intelligentsia et ses utopies, l'exaltation de la science comme critère universel des connaissances, panacée de tous les maux et substance de la société future, sont des phénomènes qui caractérisent notre siècle et qui témoignent du divorce de l'intelligence et de son objet propre: le réel extramental, ainsi que du triomphe corrélatif de l'imagination poétique, constructrice d'un univers qui soit uniquement l'oeuvre de l'homme.

Qu'est-ce que l'information ?

Ce sens inédit du mot « information » correspond à la remarque de Valéry relative au fait nouveau qui prend dans la civilisation contemporaine la place jusqu'ici réservée à l'expérience et à la tradition.

Ainsi l'information, au sens moderne, tend à être, d'une part, « la connaissance du nouveau » et, de l'autre, par le truchement de son emploi scientifique, la connaissance exacte des transformations qui s'opèrent dans le cours du savoir.

Ce n'est pas du tout par hasard que le résultat des calculs scientifiques obtenus par les machines cybernétiques s'appelle « information ».

Telle est la toile de fond sur laquelle se dessine la signification nouvelle de « l'information ».

Et il adoptera l'un ou l'autre de ceux-ci, non point en vertu de sa correspondance avec la réalité qu'il est impuissant à découvrir, ni en connaissance de cause et parce que son intelligence le juge adéquat, mais pour des mobiles impulsifs et affectifs que l'informateur a intérêt à susciter en lui afin d'en être le maître et qui n'ont rien de rationnel ni de réel.

Notre désir ardent d'union avec nos compagnons est tel, écrit avec pertinence Bertrand de Jouvenel, que moins nous le réalisons dans notre commerce quotidien, plus nous rêvons de « l'instituer » sur une grande échelle.

La nature se venge toujours: faute de pouvoir réaliser les données de l'expérience, l'intelligence de l'homme immergée dans d'immenses agglomérats ne trouve d'issue que dans l'imaginaire.

La furieuse folie qui consiste à créer de toutes pièces, à partir d'une fiction de l'esprit répandue sur du papier, des « républiques » nouvelles, et qui sévit depuis la décolonisation, en est un autre exemple.

Dans ces cités de la « pensée », tout se dit, tout s' imagine, loin des êtres et des choses, en dehors de l'expérience, de la tradition, du réalisme du sens commun qui impose le monde des objets à l'intelligence, comme de la foi qui propose à la même intelligence des dogmes dont la substance ne dépend aucunement d'elle.

C'est un drame où l'homme personnel, en rapport quotidien avec des êtres et des choses qu'il n'a pas faits, avec des situations, telle la principale: la naissance, et son cortège de nécessités: famille, temps, lieu, etc., qu'il n'a pas créées, est peu à peu éliminé par l'homme socialisé, identifié à sa « société » artificielle, au verbe qui la sustente, à l'image qui la configure, et qui « ne sera plus à la fin qu'un chiffre, un figurant abstrait ».

A l'être réel et personnel de l'homme se substitue, en cette Cité de la « pensée », un être social et fictif.

Malgré les exceptions qui ne sont pas tellement nombreuses et qui sont dues au hasard et à la nécessité de la lutte, tous ces centres sont peuplés de gens qui répugnent à la condition humaine et veulent en bouleverser les assises parce qu'ils leur conviennent, parce qu'ils les appellent automatiquement, parce qu'ils sont aussi loin que possible de la vie quotidienne des hommes, parce qu'ils sont les moyens d'expression d'un régime dont les membres, à des degrés divers, aujourd'hui au plus bas, sont presque tous amputés de leur relation fondamentale à la réalité et au principe de la réalité.

Est-il paradoxal que les intelligences amputées de leur relation à l'être s'y précipitent et y consomment leur décollement, comme le firent leurs modèles du XVIII^{ème} siècle dans les clubs et les sociétés de pensée ?

On fera un jour ou l'autre le dénombrement de ces images motrices préalables aux faits et à leur divulgation dont elles déterminent la forme.

Le fait brut ainsi enrobé d'illusion est immédiatement absorbé.

On trouverait mille exemples de ce travail chez les « philosophes » dont la critique a sapé les bases de l'Ancien régime par l'information déformante de faits réels, détachés des relations complexes qu'ils nouent avec leur environnement, leurs circonstances, et privés des ressorts vivants qui les expliquent: les faits sont vus et connus, ils ne sont pas compris, ils sont investis d'une autre signification toute subjective, irréelle, fictive, fabriquée de toutes pièces, en fonction même du degré de déracinement des esprits qui constituent le groupe où l'information se répand.

Le régime démocratique moderne, né de la Révolution française et de la mutation opérée par l'intelligence sur elle-même, présuppose de toute évidence la ruine, l'éviction ou, à tout le moins, la stérilisation politique de toutes les sociétés naturelles ou semi-naturelles où l'homme se trouve inscrit par le destin de la naissance ou de la vocation: famille, communauté professionnelle, communautés locales et régionales, patrie petite ou grande, etc.

Déracinés des structures sociales vivantes, s'additionnent les uns aux autres dans une communauté de ressemblance qui forme une collectivité ou une masse indéfiniment extensible.

A l'inverse des sociétés organiques dont les membres sont PRÉSENTS les uns aux autres et partagent à des degrés divers une même expérience sensible, intellectuelle et morale des êtres et des choses qui constitue la base solide et inébranlable de leurs certitudes et de leur capacité de communication mutuelle, la société de masses est composée d'individus isolés, étanches, déracinés physiquement et psychiquement de leurs milieux, qui voient leur expérience réduite au rayon très court de leurs sensations propres.

Dans la société de masses, au contraire, l'individu ne peut entrer en relation avec autrui sans l'information.

L'information agit comme une loupe combinée avec un miroir dont la courbe convexe ou concave est déterminée par le degré de subjectivité de l'informateur, qui se représente l'événement du dehors et le transmet altéré à autrui.

Aussi M. Sauvy a-t-il parfaitement raison d'affirmer que l'information est d'une importance fondamentale en démocratie: elle est le seul lien qui puisse rassembler les individus en « société», le

seul qui les articule plus ou moins les uns aux autres, le seul qui les avertisse des événements dont la connaissance importe aux conduites qu'ils doivent tenir.

Démocratie et information vont de pair.

C'est la démocratie qui fait surgir l'information et c'est l'information qui permet la survie du système au titre d'élément décoratif d'un autre régime qui n'a pas encore reçu de nom: elle lui infuse un semblant d'existence parce qu'elle est perceptible, audible et visible.

En rompant avec la tradition du langage scolastique où chaque terme est défini et renvoie à des réalités déterminées, le récent Concile, par exemple, a créé une quasi-unanimité factice entre ses membres et, sous couleur d'obtenir du « peuple chrétien » une meilleure audience, il a gonflé d'équivoques le langage biblique dont deux millénaires d'efforts théologiques avaient distillé la substance intelligible.

Les textes sur la liberté religieuse ou sur les rapports de l'Eglise avec le monde peuvent être étirés dans tous les sens.

Ce n'est pas sur des réalités que les Pères se sont accordés, mais sur un langage dont la relation avec ces réalités est indécise.

La réduction de la culture à une manipulation des diverses formes du langage littéraire ou artistique en est l'indice éclatant.

Les Mass Media of Communication qui sont en train de décaper l'animal raisonnable de sa différence spécifique ne sont pas nés de rien.

Voici une réalité: la guerre contre le communisme que menèrent les Etats-Unis au Vietnam.

La réalité ne sert que de prétexte à l'exercice de la loi de réduction qui gouverne les sociétés modernes, clubs, salons, loges, moyens ou grands Etats on associe à la réalité nue de la guerre, toujours horrible, des slogans, tels que « la sale guerre du Vietnam », des images de terreur convenablement triées, une idéologie où brillent une « paix » hédoniste ou une « justice » pour les malheureuses victimes du fléau ; on finit par ne plus voir la réalité; on n'éprouve plus que la répulsion qui l'accompagne et le lâche désir d'en être soulagé à n'importe quel prix, exactement comme le chien de Pavlov qui salive devant le morceau de viande qu'on lui présente associé à un son de cloche, finit par saliver au seul tintement du métal et par sombrer à la longue dans une sorte de névrose, faute de nourriture réelle.

Mais la raison principale de leur porosité à la propagande communiste est simple.

La finalité des Mass Media ne peut être que maléfique et son mal retentir sur les Mass Media eux-mêmes.

Le problème du bon usage des techniques d'information est à cet égard insoluble.

L'exemple des Mass Media dont disposent les catholiques est typique à cet égard: on y sacrifie presque toujours, subtilement ou cyniquement, la vérité à l'efficacité.

L'informé est donc presque toujours appelé, en fonction de l'information qui le déforme, à la consolidation de la société de masses et de la démocratie, à la socialisation, à la mécanisation de ses conduites par le pouvoir, avec son propre consentement.

Les raisons de la dérive de l'information vers la propagande idéologique qui sert de masque à la volonté de puissance, sont, en second lieu, POLITIQUES.

Il en est de même des agences nationales dont l'information ne déborde pas au-delà des frontières d'un pays déterminé.

Il s'agissait pour ces gouvernements de trouver un bouc émissaire.

L'imaginaire triomphe TOUJOURS du réel dans la société de masses contemporaine engendrée par le régime démocratique.

Pour l'observateur du dehors, il semble que ce mode de gouverner soit difficile et qu'une telle politique exige un esprit inventif peu commun.

dès qu'on s'est aperçu que l'homme de la société de masses, faute d'expérience, a besoin d'information et que l'information doit se colorer de propagande en faveur de la démocratie (formelle ou réelle, libérale ou communiste) pour s'adapter à la société de masses à laquelle on la destine, gouverner est un acte simple, surtout si l'on dispose du monopole des Mass Media.

Les masses sont convaincues qu'elles ont une opinion en toute matière sociale et politique.

Des techniciens du cinéma anglais déclaraient récemment « qu'il leur était facile au moyen d'un montage judicieux et d'une adroite utilisation des angles de prises de vue, de faire de n'importe qui un fou ».

Voici, par exemple, comment s'opère le conditionnement de l'opinion publique aux U.S.A. par l'électrochoc de l'information, selon Roger Clausse, directeur des émissions radiophoniques belges.

Ellul remarque avec raison que le propagandiste moderne préfère le silence au mensonge lorsqu'il est dangereux de publier une information ou de signaler un fait.

Une bonne partie des consignes de presse de Goebbels était de taire tel ou tel événement jugé fâcheux.

Le fameux rapport de Khrouchtchev au XXème Congrès du Parti n'a été révélé par la presse communiste que très longtemps après.

Quiconque la met en doute est privé de bon sens !

Il faut sans cesse exposer et réexposer la géniale analyse d'Augustin Cochin relative aux sociétés de pensée.

L'image empêche la société de masses de se dissocier.

Ce procédé de vulgarisation de l' image suit évidemment la ligne de moindre résistance. Elle rejoint de la sorte la démocratie moderne dont il est superflu de se rappeler qu'elle est « le nivellement par le bas ».

Il suffit de lire « la bonne presse » progressiste pour constater que leur allégation de ventriloque est exacte.

Une telle vulgarisation retentit de toute évidence sur la relation du fait.

La principale loi de déformation de l'information n'est toutefois pas négative comme la précédente.

Le lecteur pressé ne retient que le titre et n'apprend pas que le contrôle des naissances admis par le Pape se fonde strictement sur la continence et le respect des rythmes naturels de la vie.

Enfin, la télévision annonce que le Pape a déclaré à Castelgandolfo, après la publication de l'encyclique, qu' « il n'est pas hostile à une limitation raisonnable des naissances ».

La source de ces représentations stéréotypées qui viennent modeler les faits à chaque excitation spécifique qu'ils provoquent est manifestement la subjectivité des informateurs et de ceux qui les commandent.

L'information qui émane des pays communistes est à cet égard un chef-d'oeuvre de simplicités il y a, d'un côté, les archétypes de signe positif qui englobent tout ce qui se passe au « paradis » soviétique (ou chinois) et de l'autre, les archétypes de signe négatif qui encerclent tout ce qui relève du « capitalisme » et de « l'impérialisme ».

Cette grille manichéenne posée sur l'histoire en permet le déchiffrement immédiat.

Comme l'a remarqué Jean Madiran que nous venons de citer, l'information n'agit « avec quelque réalité psychologique et quelque efficacité commerciale qu'en fonctionnant dans le sens du changement, de la mutation permanente, du cinéma universel, de la Révolution.

La fonction de médiateur entre l'homme et Dieu est donc inutile.

Sans doute le fait brut est toujours là , contrôlable, en l'occurrence l'émeute parisienne de mai 1968 par exemple, mais il sert de prétexte à l'information pour un développement qu'il ne comporte pas par lui-même et que l'information lui inocule du dehors, avec cette monotonie méthodique que nous avons relevée plus haut et qui est le propre de la Révolution moderne.

des « travailleurs du centre de production Radio-Télévision belge de Liège »: « La radio et la télévision sont des instruments majeurs d'information, de culture et de divertissement.

Les aider, les exciter à cette prise de conscience est l'enfance de l'art.

Avec son acuité coutumière, Sainte-Beuve a même noté que la conscience ainsi leurrée par elle-même crée son objet.

L'esprit humain a-t-on dit, a la merveilleuse faculté de tourner sa lunette partout où il lui plaît, et de s'y créer des mondes.

Tout l'art de l'information téléguidée est d'enfermer l'être humain dans sa crise de puberté jusqu'à sa mort et de le « doper » de chimères.

Il faut seulement, comme pour la morphine, augmenter la dose jusqu'à l'éclatement final dans la folie nihiliste et Révolutionnaire.

La « contestation permanente » qu'elle revendique est la suite logique de la « mutation permanente » à laquelle l'information et l'éducation Révolutionnaire (évolutionnaire ou « libérale ») les acculent.

Toute société réelle lui était un obstacle.

Tout ce lourd héritage du romantisme pèse encore sur nous, à cette différence près qu'il nous écrase de sa force d'inertie implacable. «

On en arrive toujours à ce dénouement inévitable: faute de société réelle, le moi autonome du régime démocratique doit se construire par l'information une société imaginaire, une Cité des Nuées, par « l'alliance du sabre et de la philosophie .»

Rares sont les esprits qui s'aperçoivent que la lecture (l'audition et la télévision aussi) est une technique qui s'insère dans la société de masses et qui se trouve dès lors rigoureusement finalisée par elle.

C'est pourquoi notre époque est celle des religions séculières dont le commun dénominateur est le socialisme et le ciment l'information, la propagande, la publicité.

La réalité sociale morte fait place à l'imagination du social et l'imagination du social est soutenue par un acte de foi dans la « Cité future », par la religion de l'humanité enfin réconciliée avec elle-même et pourvue de sa définitive cohésion.

Lisons un passage des Misérables où cet acte de foi en l'information salvatrice qui conduit de l'humanité vers la nouvelle Terre Promise déverse sur nous son assurance: « Citoyens, vous représentez-vous l'avenir ? »

Nous sommes entrés, nous informe-t-on chaque jour, dans une civilisation nouvelle.

La civilisation de la seconde moitié du XXème siècle sera d'une autre nature que toutes les autres civilisations qui l'ont précédée.

La civilisation de masses ne peut être en effet qu'une civilisation de l'image en vertu de sa source même.

La civilisation contemporaine est une civilisation dont toute l'activité, dans tous les domaines, consiste à mettre des images en lieu et place de la réalité, des représentations en lieu et place de la présence des êtres et des choses.

Le sociologue américain D. J. Boorstin rapporte à cet égard un dialogue significatif entre deux femmes de son pays.

Cette civilisation de l'image s'annexe de plus en plus la science et la technique qui, par leur association étroite et indissoluble, construisent à leur tour un nouvel environnement humain artificiel qui exile à ce point la nature que l'homme de la société de masses et des agglomérats urbains n'en a plus la moindre expérience vécue.

C'est ce que notre époque appelle avec cynisme « l'authenticité»: est « authentique », non pas ce qui est assuré par l'autorité compétente qui le certifie, mais ce qui correspond dans le pseudo-monde ainsi créé à la représentation imaginaire de l'homme et du monde que le moi élabore et le plus souvent reçoit toute faite de l'in-formation.

Cette universalisation est intensifiée encore par la confusion de l'imaginaire et du réel propre à l'information elle-même.

La formule bien connue de Roosevelt : « make the world safe for democracy », condense toutes leurs aspirations.

On les comprend: l'expansion oecuménique de leurs égarements transforme leurs erreurs en vérités.

CONCLUSION

Si nous essayons de ramasser nos conclusions et de formuler notre diagnostic sur la maladie dont l'intelligence contemporaine est atteinte, nous voyons sans difficulté que les analyses que nous avons effectuées convergent toutes vers un centre unique: l'intelligence s'est invertie.

En un mot comme en cent, l'intelligence moderne ne CONNAÎT plus, elle FAIT.

Des trois fonctions que la philosophie a toujours reconnues à l'intelligence la fonction de connaissance (theoria) où elle s'efforce de découvrir ce que sont les êtres et les choses d'un univers qui ne dépend pas d'elle et dont elle dépend ; la fonction d'action (praxis) où elle s'efforce d'atteindre la fin que l'homme ne cesse de poursuivre et qui ne dépend pas de sa volonté l'accomplissement de son être et le bonheur ; la fonction de fiction (poiesis) où elle produit des œuvres qui dépendent entièrement d'elle quant à leurs déterminations, la seule qui reste aujourd'hui est la troisième et c'est la plus infime de toutes nos connaissances. *Procedere per similitudines varias et repraesentationes est proprium poëticae, quae est infima inter omnes doctrinas*, note justement saint Thomas ; la technique qui utilise les images et les représentations diverses des choses en vue de les connaître est propre à l'activité poétique de l'esprit humain et se situe au degré inférieur du savoir. Rien d'étonnant puisqu'elle porte sur la représentation, c'est-à-dire sur le double et sur le simulacre de la réalité, et non sur la réalité elle-même.

Mais comme il faut en l'occurrence violenter la nature pour arriver à cette fin, il a fallu que l'intelligence s'altère au point de se soumettre complètement aux puissances de l'imagination, seule faculté capable en nous de construire un autre monde qui supplanterait le monde réel et qui, étant l'oeuvre de l'homme serait totalement soumis à l'homme.

Elle s'y perd et s'y matérialise.

Telle est la rançon du triomphe de l'intelligence poétique et fabricatrice d'objets artificiels: la connaissance qu'elle en a est totale, exhaustive, et ne laisse plus la moindre place au mystère et aux obstacles que nous rencontrons dans la nature ; le monde qu'elle construit n'a plus de secret pour elle, mais il n'est pas le monde réel dans lequel nous sommes plongés par le destin de la naissance, il n'en est que la pellicule que nous lui surajoutons et qui reste dérisoirement mince en comparaison de l'immensité de la création et du nombre infini des créatures inertes ou vivantes qui ne dépendent pas d'elle.

Les lois et causes de l'être mises au rancart, la nature de l'homme et sa finalité devaient suivre.

C'est pourquoi notre époque ignore la poésie et l'art.

On comprend ainsi pourquoi notre époque a fait du travail la valeur unique à laquelle toutes les autres se réfèrent, et du travailleur l'exemplaire même de « l'homme nouveau » qui, façonnant le monde selon des formes nouvelles issues de son génie créateur, le transforme et se transforme du coup lui-même.

L'homme qui travaille est le démiurge de la nature, de la société et de soi-même.

Notre époque est la seule dans l'histoire humaine qui ait fait du travail une religion et du travailleur une sorte de divinité créatrice du monde et d'elle-même.

Une telle superstition n'a pu naître que dans un type de civilisation où l'activité humaine par excellence est la fiction, le faire, la production, la transformation incessante du monde et de l'homme.

Sous cet amalgame étonnant, explosif, inhumain, de rationalisme et d'irrationalisme, l'homme moderne serait démuné de monde autour de lui.

Je ne veux pas dire que les poètes soient prophètes dans le sens vulgaire du mot ou qu'ils peuvent prévoir la forme des événements à venir aussi sûrement qu'ils en connaissent d'avance l'esprit ; je laisse cette prétention à la superstition, qui voudrait faire de la poésie un attribut de la prophétie, au lieu de faire de la prophétie un attribut de la poésie.

Le poète participe de l'éternel, de l'infini, de l'un ; par rapport à ses conceptions, il n'y a ni temps, ni espace, ni nombre... Les poètes sont les hiérophantes d'une inspiration instinctive ; les miroirs des ombres gigantesques que l'avenir jette sur le présent ; les trompettes qui sonnent la bataille et ne sentent pas ce qu'elles inspirent ; l'influence qui n'est pas émue et qui émeut.

Les poètes sont les législateurs non reconnus du monde.

Ils sont les démiurges de la Divinité et, lorsque Dieu meurt dans l'âpre concurrence qu'ils lui livrent, ils sont les poètes, les fabricateurs, les créateurs du monde et de l'humanité: C'est dans leur transparente et limpide pensée Que l'image infinie est le mieux retracée Et que la vaste idée où l'Éternel se peint D'ineffables couleurs s'illumine et se teint,

Le poète s'est abâtardi en technocrate de l'intelligence, de la science et de l'information.

Dans une société pseudo-démocratique où le Moi ne rencontre que ses pareils, la chute était prévisible.

C'est un monde d'où la volonté de puissance a complètement chassé l'intelligence.

La philosophie de Marx est parfaitement adaptée à la situation de l'homme issu de l'inversion opérée dans l'esprit humain par le XVIIIème siècle et par la Révolution française.

L'activité poétique de l'esprit transposée dans la politique et dans la vie sociale aboutit nécessairement au renforcement de la puissance centrale et de l'Etat.

Les intellectuels, les théologiens, les évêques même qui relèvent de la « mentalité préconciliaire » et que leur souci « chrétien » de l'homme aurait dû détourner de cette ambition, n'ont pas hésité, quant à eux, un seul instant: ils ont soumis le peuple chrétien à l'arbitraire d'une volonté de puissance démesurée... C'est pour servir l'humanité et pour témoigner de leur amour à l'égard de tous les hommes sans exception qu'ils ont soumis la communauté chrétienne à un lavage de cerveau intensif et à un conditionnement inouï par l'information.

Mémoires d'outre-tombe/Première partie/Livre III

« Je ne sais plus ce qui se passa autour de moi. dès ce moment, j'entrevis que d'aimer et d'être aimé d'une manière qui m'était inconnue devait être la félicité suprême. Si j'avais fait ce que font les autres hommes, j'aurais bientôt appris les peines et les plaisirs de la passion dont je portais le germe ... POUR UN NÉANT... De plus en plus garrotté à mon fantôme, ne pouvant jouir de ce qui n'existait pas, j'étais comme ces hommes mutilés qui rêvent de béatitudes pour eux insaisissables, et qui créent un songe dont les plaisirs égalent les tortures de l'enfer. »

Ce texte prodigieux, incomparablement plus beau que toutes les divagations de l'intellectuel moderne, que toute l'oeuvre de Marx et de Lénine qui en est la transposition et la caricature durcie dans le domaine social, que toute la rhapsodie de Teilhard qui en déplace le thème dans un univers pseudo-biologique confondu avec une « déesse-mère » dont ce nouveau théologien est à la fois le fils et l'amant, que tous les délires géométriques des technocrates, que toutes les fabulations des informateurs, que toutes les frénésies glacées et aseptisées des fabricateurs du monde nouveau et de l'homme nouveau - ce texte incroyable qui traduit une expérience vécue condense toute notre longue et patiente analyse.

Il n'est pas jusqu'à la mort même de l'intelligence que le génie de Chateaubriand, à la différence de nos avortons persuadés de leur taille gigantesque et de leur « mission historique », ne relève avec insistance le monde de l'activité poétique, quand il quitte la voie de la création artistique ou littéraire, est celui de la folie et du néant, qui mutile son auteur et l'emprisonne avec ses dupes dans un enfer.

Ils la projettent au-dehors dans une suite indéfinie de femmes concrètes qui refusent de se laisser absorber en cette image.

Comme l'estime Gregorio Marañon, « s'adorer soi-même, c'est en principe adorer son propre sexe » en ce qu'il a d'indéterminé, de général, d'impuissant, d'incapable de se fixer sur l'être individuel de sexe complémentaire.

Tel est en effet le stratagème de la volonté de puissance à laquelle ils obtempèrent et dont ils subissent l'implacable déterminisme, baptisé par eux « mouvement de l'histoire ».

Plus l'adolescent, jeune ou vieux, est confirmé en sa crise de puberté par un autre adolescent, jeune ou vieux, qui le persuade qu'« on » veut l'empêcher d'accéder à l'état d'adulte, plus il devient la proie de cet autre qui lui impose son imagination démesurée et sa volonté de puissance sans limites.

Le reniement du passé, la haine morbide de la tradition, la facilité avec laquelle les membres de l'intelligentsia contemporaine se ferment aux leçons du présent et ne voient dans l'actualité qu'une matière apte à recevoir la forme de leurs songes, la faculté de s'installer dans l'avenir, lieu idoine aux mirages, la frénésie de l'inédit, la satiété du nouveau à peine apparu, le délire du changement, voilà autant de traits encore qui caractérisent l'adolescence persistante et qui se ramènent tous à la «mutation» dont elle est affligée.